

Cahiers de la recherche en éducation

L'histoire des familles immigrantes : un enjeu pour l'intervention sociale dans les régions du Québec

Michèle Vatz Laaroussi

Volume 7, Number 3, 2000

L'interculturalité en milieu culturellement homogène : un défi pour la formation professionnelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1016931ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1016931ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté d'éducation, Université de Sherbrooke

ISSN

1195-5732 (print)

2371-4999 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laaroussi, M. V. (2000). L'histoire des familles immigrantes : un enjeu pour l'intervention sociale dans les régions du Québec. *Cahiers de la recherche en éducation*, 7(3), 457–482. <https://doi.org/10.7202/1016931ar>

Article abstract

This article is concerned with the question of immigrant families who have settled in regions of Quebec that are considered homogeneous, that is, that have traditionally witnessed little immigrant presence. A study conducted in two Quebec regions, Estrie, and Saguenay–Lac-Saint-Jean, allows for examination of several areas of misunderstanding between immigrants and workers in the field of social services: the family, history, and change. Following this analysis, the article presents an approach to situated intercultural intervention that takes these dimensions into account. This approach makes it possible to identify the educational focuses that should be developed to enable all students to open up to intercultural realities.

CRÉ

L'histoire des familles immigrantes : un enjeu pour l'intervention sociale dans les régions du Québec

Michèle **Vatz Laaroussi**
Université de Sherbrooke

Résumé – Cet article s'intéresse à la question des familles immigrantes dans des régions du Québec dites homogènes, c'est-à-dire traditionnellement peu confrontées à la présence d'immigrants. Grâce à une recherche menée dans deux régions du Québec, l'Estrie et le Saguenay – Lac-Saint-Jean, plusieurs objets de mésentente entre immigrants et intervenants du monde social sont abordés : notamment la famille, l'histoire et le changement. À la suite de cette analyse, une approche d'intervention interculturelle contextualisée prenant en compte ces dimensions est présentée. Elle permet d'identifier les axes de formation qui devraient être développés pour ouvrir l'ensemble des étudiants à ces réalités interculturelles.

Introduction – Relever les défis de la complexité et de la marginalité

L'intervention sociale et la formation qui y conduit sont le plus souvent présentées comme universelles ou, à tout le moins, fort proches dans les pays occidentaux et riches où elles se sont développées. L'histoire du travail social

en Amérique du Nord et en Europe montre cependant des divergences qui sont bien illustrées dans les différences organisationnelles des services sociaux entre les divers pays ainsi que dans les approches privilégiées par les acteurs du social. Ces différences sont fort accentuées lorsqu'on envisage l'intervention sociale dans des situations interculturelles, avec des migrants, puisque celles-ci sont à la fois reliées aux dispositifs socioculturels et législatifs des pays d'accueil, à l'organisation et à la culture des pays d'origine des nouveaux arrivants.

La situation interculturelle est en soi complexe, « multidéterminée » et polysémique selon les acteurs qui la vivent et l'interprètent. De nombreuses recherches, comme celles de Legault (2000) au Québec ou celles de Cohen Émerique (1993, 1999) en France, démontrent que la situation professionnelle particulière de l'intervention sociale tend à augmenter cette complexité ainsi que la diversité des sens possibles. Plusieurs études et expérimentations permettent de situer les axes d'interventions interculturelles pertinentes : l'écoute au premier degré, les médiations interculturelles, la discussion et la négociation sur les valeurs sont ainsi présentées à la fois comme des éléments-clés de ces interventions et comme les dimensions essentielles de leur enseignement aux étudiants en service social.

Cependant, ces modèles apparaissent tous dans des contextes où la rencontre de l'« autre différent » fait partie du quotidien. Au Québec, c'est le plus souvent à Montréal, métropole cosmopolite, que les modèles sont expérimentés et programmés dans les interventions. Dans les universités montréalaises où on les enseigne, ils font partie du quotidien des étudiants. Il en va tout autrement dans les régions du Québec où l'étranger reste exotique, où l'intervention interculturelle est éminemment minoritaire, où la formation interculturelle est une option peu fréquentée et où la recherche interculturelle reste souvent « marginalisante » pour ses acteurs. C'est à cet univers, si peu ouvert à la rencontre du différent, que nous nous intéressons ici, posant l'hypothèse que l'analyse de processus sociaux marginaux permet d'identifier et de comprendre des axes de fonctionnement sociétal. Nous défendons ainsi un postulat important dans la philosophie du travail social : il s'adresse aussi, et parfois surtout, aux phénomènes et aux populations minoritaires, et l'intervenant social doit être formé et apte à travailler dans les marges des espaces dominants.

Pour ce faire, notre approche vise à croiser les déterminants structurels de la situation interculturelle avec leur appropriation subjective par les acteurs : un père immigrant arrivant avec sa famille au Saguenay – Lac-Saint-Jean se

confronte à d'autres réalités d'implantation que son compatriote installé à Montréal où la communauté de son pays d'origine est importante et structurée. Mais plus encore, la compréhension de cette réalité régionale va passer par le filtre familial, culturel et social mis en œuvre par ces immigrants dans leur trajectoire. C'est ainsi que contexte objectif d'implantation et mémoire familiale subjective se mêlent aux stratégies d'insertion et de citoyenneté mises de l'avant par les immigrants dans les régions du Québec. Et c'est ce mixage subjectivé que rencontre l'intervenant social, lui-même porteur de déterminants objectifs – sa région, son institution, sa profession – et subjectifs – son histoire, ses valeurs, ses croyances. Plus encore que dans les métropoles, ce mixage paraît en région incompris, et certaines de ses composantes, l'histoire migratoire et celle du groupe familial en particulier, sont des éléments méconnus pour ne pas dire dévalorisés par les intervenants. Ainsi apparaissent des dissonances, des méconnaissances et des dissonances qui marquent l'intervention interculturelle dans ces contextes locaux tout en étant présents aussi, bien que parfois de manière encore plus subversive parce que cachée, dans les contextes traditionnellement multiculturels.

Après avoir présenté notre méthodologie de recherche, mais aussi d'action, dans deux régions du Québec, l'Estrie et le Saguenay – Lac-Saint-Jean, nous identifierons plusieurs référents, objets de mésentente entre immigrants et intervenants dans ces contextes : la famille et l'histoire, directement mises en question par les approches d'intervention utilisées, mais aussi le changement et le mouvement, souvent perçus comme des résistances à l'ancrage souhaité dans l'environnement local. Finalement, nous présenterons une approche d'intervention interculturelle contextualisée prenant en compte ces dimensions tout en identifiant les axes de formation qui devraient être développés pour ouvrir les étudiants des régions à ces réalités interculturelles, certes marginales, mais qui peuvent aussi leur montrer la voie du travail social générique.

1. Une méthodologie de recherche, un pas dans l'action

Faire de la recherche interculturelle dans les régions du Québec amène d'abord le chercheur à se situer et à situer sa perspective : il est parfois aussi contraint de la légitimer. En effet, ce n'est ni la quantité d'immigrants ni la masse d'interventions auprès d'eux qui la justifient. Par contre, le chercheur interculturel a la chance d'y susciter la curiosité de ses interlocuteurs. Il est presque aussi exotique que les immigrants avec lesquels il travaille. C'est sur

cette curiosité stimulante que repose notre démarche méthodologique. Au travers de deux recherches développées en Estrie et au Saguenay – Lac-Saint-Jean entre 1995 et 1999 (Vatz Laaroussi, Montejo, Lessard et Viana, 1996 ; Vatz Laaroussi, Tremblay, Corriveau et Duplain, 1999), nous avons voulu saisir, d'une part, les positions des intervenants face aux immigrants et, d'autre part, les façons de s'insérer et de se reconstruire des immigrantes et immigrants de ces régions. Ces deux recherches avaient pour point commun d'approcher, dans une même perspective socio-interactionniste, les femmes immigrantes d'abord, les familles ensuite, dans leurs processus de changement et d'insertion, tout en contextualisant leurs stratégies individuelles, familiales et collectives de reconstruction identitaire et de citoyenneté dans des régions où elles sont très minoritaires. Dans les deux études, nous avons alors tenté de saisir comment les intervenants, dans les domaines de la santé, du social et de l'éducation, portaient et transmettaient ce contexte dans leur accueil et leurs contacts avec les immigrants locaux. Pour cela, nous avons mené 55 entrevues individuelles avec les intervenants en 1996 et avons organisé, en 1998-1999, dix groupes de discussion répartis entre les deux régions et donnant accès à 60 intervenants¹. Il s'agissait alors, au moyen de mises en situation construites selon la méthode des incidents critiques (Cohen Émerique, 1993), d'entrer dans une démarche à la fois de collecte de données et de formation-information pour les intervenants. Ces volets ont permis de dresser le portrait global des deux régions quant à leur représentation des femmes et de familles immigrantes, dessinant ainsi la place accordée localement à ces populations.

Les deux recherches ont ensuite reposé sur la rencontre avec des immigrantes et immigrants de divers groupes ethniques. Dans la première étude, 27 femmes de diverses origines², vivant en Estrie, ont été rencontrées lors de deux entrevues chacune, l'une de type récit de pratiques autour de la trajectoire de migration, l'autre plus factuelle et cernant les emplois du temps quotidiens, la mobilisation de l'espace, l'investissement des réseaux ainsi que le rapport au travail, à la santé et au social. Dans le second projet, 40 familles immigrantes (15 au Saguenay – Lac-Saint-Jean et 25 en Estrie)³ ont participé à des entrevues individuelles pour trois de leurs membres (le père, la mère et

1 Les groupes de discussion ont été animés dans le cadre de la recherche sur les familles immigrantes en Estrie et au Saguenay – Lac-Saint-Jean, financée par le Conseil québécois de la recherche sociale.

2 Ces femmes étaient majoritairement latino-américaines, maghrébines, vietnamiennes et d'ex-Yougoslavie.

un enfant entre 12 et 20 ans) et à des entrevues avec l'ensemble familial. Les premières portaient sur la trajectoire de migration et les stratégies de survie dans le changement telles que subjectivées par chacun. Les rencontres familiales reposaient sur des historiettes construites selon la méthode introduite par Camilleri (1981) et mettant en scène des valeurs contradictoires portées par divers membres de la famille. Il s'agissait alors de saisir les dynamiques familiales à l'œuvre dans la migration et dans le rapport à la société d'accueil tout en identifiant des processus familiaux de changement et de résolution de problèmes.

Dans les deux études, des outils spécifiques et originaux, comme les trajectoires, les historiettes, les budgets-temps ou la carte des réseaux, ont été construits et utilisés à la fois comme techniques de collecte des données et pour permettre une analyse cumulative de données diversifiées et toutes qualitatives. Ces analyses ont été menées de manière longitudinale, par trajectoire individuelle et familiale, et transversale, par thèmes, permettant ainsi d'identifier et de reconstruire des processus individuels et familiaux de changement ainsi que des stratégies d'insertion et de citoyenneté. Dans les deux recherches, le contexte porté par les intervenants et les modalités d'insertion des immigrants ont finalement été mis en lien pour identifier les espaces de convergence, de divergence, les occasions de rencontre et les freins à l'insertion et à l'intervention.

Une autre originalité de la démarche de recherche repose sur les équipes de terrain locales, interculturelles et intergénérationnelles qui ont construit les échantillons, effectué les entrevues – en langue d'origine des personnes interviewées – et les premières analyses. L'aspect régional des projets a ici introduit une nouvelle dimension de proximité entre les chercheurs de terrain et les personnes interviewées puisqu'ils faisaient partie des mêmes « petites » communautés ethniques et qu'ils étaient eux-mêmes acteurs de processus de transformation et d'insertion liés à leur propre migration. Avec les femmes immigrantes, cinq jeunes femmes chercheuses de cinq origines ethniques sont entrées dans une démarche de terrain qui les a sensibilisées et formées à la réalité structurelle et subjective des femmes immigrantes en région autant qu'à la rencontre interculturelle. Dans la recherche avec les familles, huit duos de collaborateurs terrain de quatre origines ethniques et de diverses générations

3 Les familles étaient des mêmes groupes ethniques, soit latino-américaines, arabo-musulmanes, vietnamiennes et d'ex-Yougoslavie.

(homme et femme dans chaque duo ; étudiants, parents, couples mixtes, etc.) se sont mis en marche dans les deux régions, combinant leurs caractéristiques ethniques, linguistiques, migratoires et familiales avec celles des familles qu'ils interviewaient. Dans les deux cas, le travail de rencontre de l'« autre » a été mis au premier plan et analysé tout au long des projets ; il est clair que cette méthodologie de recherche adaptée à des terrains locaux fort particuliers a non seulement permis de construire de nouvelles connaissances, mais a aussi ouvert sur des formations-transformations des chercheurs, des informateurs et des intervenants participants. En effet, les contextes régionaux représentent des espaces spécifiques pour la recherche comme pour l'immigration. Il apparaît donc important, pour mieux saisir les particularités des processus et interventions qui y émergent, d'en dresser un premier portrait.

2. Les contextes régionaux : des espaces d'altérité spécifiques

Au Québec, l'immigration est avant tout métropolitaine et montréalaise. Cependant, des flux réguliers mais toujours fort modestes d'immigrants se dirigent vers les régions qui sont plus homogènes. Cette tendance marginale est particulièrement mise en débat dans le cadre de la Politique de régionalisation de l'immigration. Depuis 1993, différents textes législatifs et orientations gouvernementales viennent ainsi contester et tenter de transformer la réalité actuelle de l'installation d'une majorité très importante des immigrants – 88% au recensement de 1996 – dans la ville de Montréal (Gouvernement du Québec, 1997). Si cette politique veut avant tout répondre à un besoin provincial d'éviter la ghettoïsation des immigrants dans les quartiers montréalais, elle s'inscrit aussi dans un contexte où les régions dites éloignées se vident et se dévitalisent (Conseil des communautés culturelles et de l'immigration, 1993, 1996 ; Vatz Laaroussi *et al.*, 1996). Il s'agit alors de relever plusieurs défis à la fois : « déghettoïser » Montréal, repeupler les régions, leur redonner un pouvoir socio-économique par l'installation de nouveaux investisseurs, mais encore, permettre une meilleure intégration-mixage des populations immigrantes aux populations locales en favorisant une participation citoyenne de tous. Rapidement, ces orientations se heurtent aux réalités sociales et économiques du Québec : si on peut diriger les familles réfugiées vers les régions, on ne peut les contraindre à y rester, et celles-ci vont souvent s'en aller si elles n'y trouvent pas d'emploi ou encore si les structures d'accueil et d'accompagnement y sont insuffisantes (Conseil des communautés culturelles et de l'immigration, 1996). De même, les problèmes de rétention des immigrants en région viennent reposer la question des

communautés ethniques ou culturelles déjà installées : sont-elles nécessaires à l'accueil et à l'implantation des nouveaux arrivants ? Favorisent-elles l'enracinement des nouvelles familles ou au contraire recréent-elles de nouveaux mini-ghettos ethniques ? Si, pour certains, il y a nécessité de noyaux ethniques afin d'augmenter la rétention des immigrants dans les régions d'admission et d'accueil, pour d'autres, au contraire, on doit respecter un seuil de tolérance ou seuil critique visant à mieux intégrer la population immigrante aux citoyens locaux.

Concrètement, ces diverses positions se manifestent dans les réalités régionales liées aux flux de migrants réfugiés : c'est ainsi que les noyaux de communautés ethniques semblent favorisés dans les régions centrales comme l'Estrie, à proximité de Québec et Montréal, alors que c'est l'hypothèse du mixage sans vecteur communautaire qui est mise à l'épreuve dans les régions dites périphériques ou éloignées comme le Saguenay – Lac-Saint-Jean. En Estrie, les immigrants s'installent par vagues et, en particulier, les derniers réfugiés de l'ex-Yougoslavie, d'Afghanistan et du Kosovo sont arrivés par petits groupes permettant la structuration locale de noyaux ethniques. Au Saguenay – Lac-Saint-Jean, l'arrivée de ces mêmes populations est beaucoup plus modeste et atomisée (quelques familles par année), les immigrants s'installant majoritairement comme étudiants ou par mariages mixtes. L'étude du contexte porté par les intervenants et des stratégies d'insertion des immigrants dans ces deux régions permet dès lors de comprendre comment l'homogénéité locale peut construire des places différenciées pour les immigrants, les autres, les nouveaux arrivants. L'espace d'altérité ouvert peut ainsi être bien différent d'une région à l'autre, plaçant intervenants et immigrants dans des situations interculturelles elles aussi différenciées.

3. Espaces de dissonance et de malentendu

La rencontre concomitante des intervenants et des familles immigrantes dans les deux régions a permis d'identifier plusieurs points d'incompréhension délimitant une zone d'incertitude, pour ne pas dire de contradictions entre les deux populations en contact : les représentations de la famille sont le premier objet de dissonance ; le deuxième repose sur la perspective culturaliste des intervenants, souvent opposée aux transformations mises en avant par les migrants. La troisième dimension de ces malentendus prend forme dans le rapport à l'histoire privilégié par les uns et les autres. Finalement, la question des frontières et de l'espace local est le dernier nœud de sens identifié. Si les

deux premiers éléments sont très largement partagés par nos deux contextes régionaux, les rapports à l'histoire et à l'espace y sont traités différemment et démontrent l'intérêt d'une appréhension et d'une intervention contextualisées localement.

3.1 Individualisation versus famille

Au Québec, diverses interventions d'accueil, d'accompagnement et d'aide à l'intégration reposent sur une approche psychosociale. Il faut ici se souvenir qu'en Amérique du Nord comme en Europe, l'aide psychosociale est le fondement des professions du social, qu'elle y est enseignée traditionnellement dans les formations initiales au travail social, mais que, depuis une période plus récente, la relation d'aide fait aussi partie du corpus d'apprentissage de nombreuses autres professions. Les infirmières, les employés administratifs de divers centres (impôts, sécurité du revenu, assurances diverses) et les acteurs du domaine de l'employabilité sont ainsi imprégnés des grands principes du modèle psychosocial. Tous ont entendu parler de l'empathie, de la non-directivité, de l'écoute active, de la reformulation personnalisée, etc., et les ont parfois même expérimentées. Lorsque ces divers intervenants reçoivent des immigrants, ils se placent alors dans une finalité d'autonomie individuelle pour permettre aux immigrants, nouveaux ou anciens, de retrouver des repères dans la société d'accueil afin de mieux s'y intégrer. C'est là qu'ils rencontrent, comme un obstacle à l'intervention, le « Nous » familial immigrant, renforcé par les méandres de la trajectoire migratoire et porteur des stratégies de tous pour entrer en contact avec le nouveau milieu. Citons pour illustration les paroles de Leila, jeune mère marocaine :

On va discuter démocratiquement à la maison pour trouver les sources des problèmes et donner les solutions. Dans notre famille, s'il y a des problèmes, tous les membres de la famille sont en discussion. Et on trouve les solutions dans la famille.

Par opposition, si le mieux-être est souhaité par les intervenants, les modalités pour l'atteindre reposent surtout sur l'individualisation de la personne rencontrée. En effet, dans ces interventions d'accompagnement, l'autonomie permettant l'intégration est aussi souvent présentée comme la différenciation de soi par rapport aux divers groupes d'appartenance : le groupe ethnique d'origine et la famille en particulier. Pour atteindre cet objectif ultime, produit des sociétés occidentales pour lesquelles le salut repose sur les libertés individuelles, les intervenants recourent à des techniques humanistes, mais aussi issues

des courants personnalistes et du *case work* américain traditionnel. C'est là le début de malentendus potentiels avec les familles immigrantes. Cette tendance « individualisante » est particulièrement apparente sous deux notions valorisées par les intervenants dans leurs interventions auprès des migrants : il s'agit de la recherche d'authenticité et de l'expression des émotions comme moyens de conscientisation, de cheminement et d'autonomisation.

Ainsi les intervenants, principalement dans les domaines de la santé et des services sociaux, s'adressent aux immigrants, d'une part, en les appelant par leurs prénoms pour les mettre à l'aise et leur signifier la bienvenue, d'autre part, en tentant de les amener à parler et à agir en « Je ». Par opposition, plusieurs études anthropologiques démontrent que de nombreuses cultures insistent sur le nom de famille, transmis de génération en génération, et parfois s'enrichissant avec les générations, comme principal élément d'identité, le prénom ne représentant qu'un autre signe de la descendance ou un élément de distinction interne à la famille, sans intérêt pour les relations publiques. Il est ainsi intéressant de noter que les étudiants des cultures occidentales sont amenés à s'identifier, lors des examens par exemple, avec leur prénom suivi de leur nom, alors que dans les cultures orientales, du Moyen-Orient et du Sud, c'est le seul nom de famille, parfois suivi du prénom, qui doit y figurer.

La volonté d'accueil des intervenants et leur sympathie spontanée, passant par l'usage du prénom, peuvent dès lors signifier un reniement, tout à fait involontaire, des appartenances familiales et historiques des personnes rencontrées et peuvent entraîner une individualisation qui n'a pas de sens pour elles, si ce n'est, peut-être, celui de l'infériorisation ou de l'infantilisation. En ce qui concerne l'utilisation du « Je », nombre d'intervenants québécois le mettent au centre de leurs techniques visant l'authenticité dans leurs relations avec les usagers.

Moi, je fais toujours l'effort de parler au « Je » quand j'interviens et je crée des occasions pour que les immigrants en face de moi l'utilisent aussi. C'est une grande victoire, lorsqu'on y arrive, surtout les femmes. C'est dur pour elles, elles ont toujours l'habitude de s'effacer devant les autres, les hommes, leur famille. Alors quand elles disent « Je », c'est qu'elles peuvent faire des choix, prendre des décisions individuellement. (Travailleuse sociale en CLSC – Centre local de services communautaires –, établissement de soins sociaux et de santé au Québec)

En parallèle avec cette volonté d'individualisation, et c'est un élément important des dynamiques familiales d'immigration, il est très clair que les

immigrants utilisent le « Nous » comme interface privilégiée dans leurs rapports sociaux. Ils réfèrent alors essentiellement à leur famille qui est, tous nous le disent, le seul groupe permanent et présent dans des trajectoires de ruptures liées à l'immigration. « La famille, c'est comme le bateau sur lequel on navigue dans l'immigration. », affirme une femme salvadorienne, alors qu'une autre, originaire d'ex-Yougoslavie, explique : « Lorsqu'on a à vivre un drame, on le vit ensemble, mais si on a des joies, on les vit ensemble aussi, à chacun sa façon et son niveau, mais c'est le groupe avant tout. »

Le « Nous » familial, principale affiliation, devient ainsi non seulement une façon de se définir dans le temps et dans le nouvel espace, mais aussi une façon de se défendre face à tout ce qui, dans les situations nouvelles, peut apparaître menaçant. Il est aisé de comprendre alors combien la personnalisation des intervenants peut être vécue comme une agression ou à tout le moins une menace identitaire par les immigrants rencontrés.

La volonté de personnalisation de l'intervention psychosociale renvoie alors à une individualisation destructrice des seules références familiales encore efficaces. Il n'est pas rare que les personnes concernées se referment sur elles-mêmes et refusent de communiquer davantage avec l'intervenant. C'est alors que le malentendu se perpétue. Ce retrait, perçu à travers le cadre de référence individualiste de l'intervenant occidental, est réinterprété, s'il vient de la femme ou des enfants, comme une aliénation provenant des structures patriarcales traditionnelles de la société d'origine et portées par le père. Si on ne répond pas à la sollicitation du « Je », c'est qu'on est opprimé par le « Nous » patriarcal dans lequel la personne, femme ou enfant, n'existe pas. Les intervenants rencontrés vont alors vouloir aller plus loin pour sortir femmes et enfants de ces relations de domination : « On va essayer de les voir toutes seules. » ; « On va s'arranger pour donner un rendez-vous à un moment où le mari (le père) ne peut pas venir. » ; « On va profiter de l'examen gynécologique pour leur parler seule à seule. » ; « On va créer un groupe de stage uniquement pour les femmes. » ; etc.

Intervenants et immigrants entrent ainsi dans une boucle de malentendus où l'approche psychosociale catalyse des processus de méconnaissances autour de la bipolarité « valorielle » individu/famille.

3.2 Culturalisme versus changement

L'ensemble des intervenants rencontrés tend aussi à présenter la culture comme principal filtre d'interprétation des comportements et problèmes rencontrés par les immigrants. Toute action et toute stratégie sont décodées au travers de la culture d'origine, perçue comme statique et souvent « enfermante ». La culture est ainsi analysée par les intervenants comme une fatalité déterminante dans l'intégration des immigrants. La représentation que les intervenants développent des femmes immigrantes en est une illustration : « Elles sont soumises, ne sortent pas de chez elles et sont particulièrement timides. » ; « C'est leur culture. ». Ou encore : « Ces femmes portent le voile, obéissent à leurs conjoints, ont beaucoup d'enfants. » ; « C'est comme ça, c'est dans leur culture. »

Cette tendance au culturalisme est perceptible dans l'approche éducative, aussi très présente lorsqu'il s'agit d'accueillir et d'accompagner des immigrants en région. Divers groupes communautaires et intervenants du domaine public ont alors pour mission de donner des informations sur la vie en société d'accueil et plus précisément sur le statut des femmes et des enfants. On y insiste sur les droits de l'enfant et sur l'égalité entre les hommes et les femmes comme valeurs québécoises non négociables auxquelles les nouveaux arrivants se doivent d'adhérer pour s'intégrer harmonieusement à la société. Nombre de programmes d'intervention de groupe visant l'éducation citoyenne des immigrants ont ainsi vu le jour au Québec durant la dernière décennie. Ils sont aussi expérimentés, surtout en Estrie, présentée comme une région pilote pour l'analyse des politiques de régionalisation : on y trouve des programmes d'information sur les droits de l'enfant et leur application au sein de la famille ; de prévention de la violence conjugale ; de formation à des relations égalitaires entre les hommes et les femmes ; de sensibilisation à l'adolescence comme étape d'autonomisation par rapport à la famille, etc. Certaines mesures comme les jumelages entre familles natives et immigrantes sont aussi mises en œuvre par des organismes communautaires, et subventionnées par le ministère des Relations avec les citoyens et de l'Immigration afin de favoriser les apprentissages des nouveaux arrivants sur la société d'accueil (Charbonneau, Dansereau et Vatz Laaroussi, 1999). Les familles jumelées sont amenées à se rencontrer de façon informelle, à échanger en français – ce qui favorise les apprentissages linguistiques des immigrants – et à pratiquer ensemble diverses activités allant des loisirs extérieurs à la fréquentation d'administrations ou d'organismes. Si l'adaptation fonctionnelle des immigrants est ici l'objectif

visé, on compte sur la relation entre les deux familles pour favoriser les apprentissages nécessaires à l'intégration des nouveaux arrivants : c'est ainsi un principe de modélisation qui est mis de l'avant dans une perspective à la fois éducative et humaniste.

Dans cette orientation éducative – qu'elle passe par l'information, le conseil ou la modélisation –, les familles immigrantes sont perçues comme ayant tout à apprendre de – et par – leur nouvelle société.

Ils arrivent dans un nouveau pays, tout est différent, c'est normal, ils ont tout à apprendre, de l'hygiène à la psychologie [...]. Il faut qu'on les aide à apprendre tout ça. (Animatrice-formatrice dans un organisme communautaire)

Le directeur de l'école m'a contactée pour me dire que leur fille sentait des dessous de bras [...]. Ils [ne] se lavaient qu'une fois par semaine. Et puis c'est une question de propreté. Il faut qu'ils apprennent à être propres comme nous. (Bénévole québécoise jumelée à une famille d'ex-Yougoslavie)

En contraste avec l'approche psychosociale qui veut améliorer le cheminement de l'intégration en partant de l'intérieur de la personne, le modèle éducatif dessine de l'extérieur la voie à suivre et les connaissances nécessaires pour prendre la bonne place dans la société d'accueil. Si le changement valorisé par l'intervention psychosociale est intrinsèque et éminemment individuel, celui que promeut l'intervention éducative est extrinsèque et normé. Il valorise la conformité par l'apprentissage et fixe les nouvelles règles du jeu social en faisant abstraction de celles qui ont déjà été mises en œuvre par les familles lors de leur trajectoire migratoire. En ce sens, ce modèle est porteur de pré-supposés et d'impacts sur les familles immigrantes et la place sociale qui leur est dévolue. En particulier, une des hypothèses de fond portée par l'intervention éducative repose là encore sur une conception statique et formaliste de la culture : pour les intervenants, les actions et représentations des immigrants sont avant tout liées à une culture, celle du pays d'origine, qui les formalise et les ritualise. Les notions de choix et d'affect sont, elles, modernes et occidentales, et les immigrants doivent les acquérir par l'apprentissage. Une échelle des cultures plus ou moins modernes et plus ou moins ouvertes au changement est ainsi dressée par les intervenants et les programmes d'intervention. C'est selon cette échelle qu'ils vont évaluer, interpréter et agir dans les situations interculturelles. Il apparaît que cette échelle est d'autant plus figée et prégnante dans l'intervention que les contacts réels avec les populations migrantes sont faibles. Ainsi, au Québec, la notion de liberté individuelle est

chère aux divers intervenants. Qu'on envisage la dynamique familiale ou celle des rapports sociaux, c'est la première caractéristique qu'ils associent à leur vision d'une société démocratique : « Ici on est libre de choisir ce qu'on veut faire, de dire ce qu'on veut dire, de mener sa vie selon son goût. Ça, c'est un bon côté que les immigrants trouvent ici. »

À cette liberté se trouve souvent fusionnée l'importance du spirituel qui est, pour les personnes rencontrées, éminemment occidentale. Ainsi, les intervenants parlent de plus en plus des relations entre parents et enfants comme librement consenties ou négociées, mais aussi comme des liens affectifs et spirituels. Ces éléments alors sont présentés comme des normes culturelles à apprendre pour une évolution positive des immigrants. Mais dans le même temps, quand les intervenants interprètent le comportement de ces mêmes immigrants, c'est toujours en termes de rapports matériels et de contraintes qu'ils le font. Par exemple, on peut retrouver une double interprétation d'une même situation selon qu'on la suppose vécue par un Québécois ou par un immigrant : « De toutes façons, ils sont obligés d'envoyer de l'argent à leurs parents ; il faut donner, dans leur culture. », alors que « Nous, quand on aide les parents, c'est parce qu'on les aime, qu'on est généreux et qu'on le veut bien. » Ou encore : « Avoir des enfants, pour eux, c'est comme des REER [investissement pour la retraite], ça leur assure leur avenir. », alors que « Nous, on fait le choix d'avoir des enfants, on sait que c'est une lourde responsabilité morale. »

Ainsi, en même temps qu'on leur présente une norme valorisée du pays d'accueil, on en exclut systématiquement et « systématiquement » les immigrants, à la fois comme victimes de l'oppression de leur culture d'origine et comme incapables de changement. Au contraire, la capacité de changement est un trait permanent des immigrants rencontrés, et ce, qu'il s'agisse des parents, ayant vécu de multiples transformations dans la trajectoire migratoire souvent tumultueuse, ou des jeunes qui se voient amenés à évaluer, justifier et intégrer à leur propre développement les changements vécus par leurs parents :

Ma mère était plus ouverte au camp. Elle n'était jamais seule. Elle faisait toutes les activités avec les autres femmes. Ici, elle est plus triste, elle ne parle pas, elle est toute seule à la maison. Moi aussi j'aimais la vie au camp, on s'amusait bien. Ici, c'est chacun chez soi. (Une fille vietnamienne)

Mes parents ont changé, mon père pouvait frapper ma mère au Salvador. Maintenant, il ne la touche plus, il ne le fait pas. Il est super gentil [...]. Il est plus calme maintenant!
(Une fille salvadorienne)

De la même manière, les conjoints se voient changer entre eux et ont à intégrer au « Nous » familial en reconstruction non seulement leurs propres transformations, mais aussi celles du mari, de la femme qui sont renégoiciées dans le couple.

Peut-être aide-t-il plus dans la maison, mais il le faisait déjà un peu au Salvador. Il est plus près de ses enfants que quand on était au Salvador. Il sort plus avec eux. Parle plus avec eux. Au Salvador, on a des frères et des sœurs pour faire ça aussi [...]. Ici, il n'y a que lui pour être avec eux. C'est de bons changements.

[explique une femme, alors qu'un père raconte]

Ma femme a appris à parler et à négocier avec les enfants ici. Là-bas, au Vietnam, c'était le fouet. Maintenant, elle leur explique pourquoi ils doivent obéir [...]. C'est un bon changement, mais moi aussi je dois expliquer avec elle [...]. Avant je la laissais faire.

Le changement valorisé par les immigrants, tant sur les plans symbolique qu'instrumental, entre alors en opposition avec le culturalisme statique porté par les intervenants. Notons que ce filtre, s'il est très prégnant dans les deux régions, est d'autant plus inadapté que les immigrants en régions, surtout ceux qui y restent, bien sûr, sont souvent des marginaux de l'immigration, et ce, tant par rapport à leur pays d'origine que par rapport à la communauté ethnique dans la société d'accueil. Cette constatation s'avère très spécifique au contexte du Saguenay – Lac-Saint-Jean puisque les intervenants s'y sont montrés les plus culturalistes, réclamant des formations sur les cultures d'origine des immigrants en même temps que les familles immigrantes se révèlent plus marginales tant par rapport à leurs compatriotes que dans leur trajectoire de migration.

3.3 Ici et maintenant versus l'histoire transnationale

Finalement, les intervenants en région sont aussi porteurs d'un dernier postulat qui tend à centrer les familles immigrantes sur « l'ici et maintenant » en reniant leurs histoires et trajectoires. En effet, en bons « méthodologues » du social occidental, ils resituent toujours leurs interventions et leur compréhension des situations dans l'ici et maintenant. C'est là qu'ils définissent le

problème et qu'ils vont tenter de le résoudre. Par exemple, écoutons ce médecin :

Le problème pour l'accouchement, c'est que le père, il ne veut pas y aller, mais il ne sait pas que ce sera bien s'il y va. Alors moi, je fais tout, même je lui tords le bras pour qu'il y aille ! Parce qu'après, il est content d'y être allé. Des fois, la femme, elle, ne veut pas. J'essaie de la convaincre, mais quand même je vais la respecter.

L'absence du père à l'accouchement est vue, sans contextualisation historique ni expérientielle, comme le problème à résoudre, et le médecin y met beaucoup d'énergie. De même, plusieurs intervenants ont à cœur d'éviter des retours en arrière qu'ils estiment trop lourds et douloureux pour les personnes : « Les conflits qu'ils ont vécus là-bas, des fois ils les amènent avec eux, mais on essaie de faire pour que ça n'éclate pas, pour que ça ne ressorte pas ! »

Plus encore, certains organismes qui organisent des jumelages familiaux interculturels demandent aux familles natives de ne pas aborder des questions politiques liées à l'histoire des pays d'origine et d'accueil pour garder une certaine neutralité et laisser la liberté de choix aux immigrants. Au contraire, plusieurs d'entre eux-ci ont expliqué qu'un tel jumelage était pour eux réussi quand il leur permettait d'échanger sur leurs histoires réciproques et de parler de « politique au sens large » (Charbonneau, Dansereau et Vatz Laaroussi, 1999). L'intervention sociale auprès des immigrants peut alors avoir comme effet pervers de déshabiller l'immigrant de son histoire, de ses expériences, et tend finalement à le déraciner de sa propre trajectoire. « A-historique », « a-familial », « a-politique », il se transforme en un être de conjonctures ballotté au gré des circonstances de l'insertion et des problèmes qu'on lui attribue, l'intégration représentant, aux yeux des intervenants, leur préoccupation dominante. Dans le même temps, ces intervenants, surtout dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean, insistent sur l'histoire régionale comme segment identitaire privilégié et citent, comme obstacle à l'insertion des immigrants, le fait qu'ils n'aient pas participé à cette construction commune de la région et qu'ils n'en aient pas la mémoire locale. L'absence d'histoire des uns se voit ainsi opposée à l'histoire forte et cohésive des autres : « Moi, je suis enraciné, j'ai ma bulle ici, dans l'histoire du Saguenay. Si tu m'envahis trop, ça marche pas. C'est encore pire, je pense, avec un étranger. Il y en a qui ne sont pas capables de faire la limite de la tolérance. »

Au contraire de l'image véhiculée par les intervenants, les familles rencontrées se situent avant tout dans une histoire qui combine, au travers de la mémoire familiale, les destins collectifs et les cheminements familiaux. La plupart des trajectoires racontées par les immigrants commencent ainsi par des dates, des événements ou des dimensions qui marquent l'histoire nationale et internationale : « Mon histoire est intimement liée avec l'histoire de la guerre qui a commencé dans mon pays en 1993 », explique un père d'ex-Yougoslavie. « C'était au moment de la chute de Saïgon », raconte pour sa part une mère vietnamienne.

Les immigrants, parfois peu scolarisés, sont alors des champions de l'histoire internationale sur laquelle se construit leur propre histoire, mais ils en sont aussi les traducteurs par l'intermédiaire de la mémoire familiale. C'est ainsi que certains éléments de l'histoire collective se trouvent remplacés par d'autres de l'histoire familiale ou que des dimensions contextuelles se voient modifiées par la mémoire qui en est gardée : « Il y a eu la guerre à Belgrade, mais la tragédie qui a marqué mon histoire, c'est la mort de mes frères. », raconte Sofia.

L'histoire familiale devient alors le seul vecteur entre les divers mondes parcourus par les immigrants, et si la région d'accueil entre elle aussi dans cette histoire, comme un élément important, elle ne peut en être considérée comme le seul point d'ancrage.

3.4 Enracinement local versus nomadisme

Les intervenants des deux régions ont en effet tendance à privilégier le local comme espace d'ancrage et d'intégration pour les immigrants. C'est leur implantation en terre régionale qui est souhaitée par les orientations politiques en même temps que leur intégration est souvent mesurée à l'aune de leur résistance en région. Cependant, les familles rencontrées sont le plus souvent nomades par contrainte, dépendantes des contextes structurels dans lesquels elles s'inscrivent. Si le mouvement n'est pas valorisé en soi, la stabilité et la sécurité de la famille étant souvent associées dans les représentations, c'est essentiellement l'insertion socio-économique, soit l'emploi pour les deux parents et les possibilités scolaires pour les jeunes, qui le déterminent et l'orientent. Les familles migrantes sont ainsi amenées à franchir les frontières régionales que les intervenants leur assignent « pour une intégration réussie ».

Il en est de même dans la représentation des réseaux sociaux des immigrants : les intervenants s'attendent à ce qu'ils développent et investissent des réseaux surtout locaux, selon eux, garants de bonne intégration. Les immigrants, pour leur part, construisent, au cours de leur trajectoire, des réseaux souvent transnationaux, intégrant des parents, amis et connaissances des divers lieux traversés dont le pays d'origine et la région d'accueil, mais sans s'y limiter, mesurant leur bien-être social et symbolique à l'élargissement de ces réseaux plus qu'à leur seul ancrage régional. Tout comme le rapport au temps, la symbolique de l'espace à parcourir largement ou à investir de manière localisée représente dès lors une dimension de méconnaissances entre intervenants et immigrants en région. Il semble que, selon l'histoire et la géographie locales, des orientations différentes sont prises par les intervenants des deux régions pour occuper cette zone d'incertitude. Au Saguenay – Lac-Saint-Jean où l'identité historique et politique est forte et où les réseaux sont tricotés serrés, il semble bien que les intervenants jouent la carte de la différence culturelle atomisée pour dresser la place des immigrants. C'est là qu'on parle le plus de cultures d'origine et d'identité culturelle comme déterminantes dans les rapports d'altérité de la situation multiculturelle. C'est là aussi qu'on craint le plus les ghettos, même si on en est fort éloigné : « Sans ça, c'est vrai, les ghettos, ils vont revendiquer une société distincte, ce sera pas long, les Chinois, un moment donné, ils vont vouloir avoir un pays dans un pays. Va à Vancouver, c'est épouvantable, ils vont revendiquer un pays dans notre pays. »

Si le filtre de l'histoire et du débat politique local est ici apposé à la compréhension même de la situation des immigrants, il est clair qu'on le retrouve dans la vision qu'on a de leur intégration et de l'intervention à privilégier : connaître leurs cultures, en devenir des experts professionnels pour mieux jouer la carte de l'altérité culturelle où les identités se confrontent de manière souvent inégale.

En Estrie, région historiquement traversée par des courants politiques et linguistiques diversifiés, et soumise à la proximité socio-économique de la métropole montréalaise, les intervenants se situent davantage dans la convergence culturelle universaliste en même temps qu'il est question d'une intégration parfois proche de l'assimilation, acquise surtout par l'éducation : « On est tous des personnes, on est tous semblables. Il y a une universalité de l'humain qui ne peut que nous rapprocher, quelles que soient nos origines et nos trajectoires [...]. Il faut faire ressortir cet humain-là, et c'est surtout par l'éducation. »

C'est aussi dans cette région qu'on trouve le plus d'intervenants qui souhaitent créer des occasions de rencontre entre les natifs locaux et les nouveaux arrivants, à travers des intérêts communs, des rencontres interculturelles ou des groupes portant sur des difficultés communes, comme le suivi des jeunes, par exemple. Il semble que là, le culturalisme commence à être remis en question, les intervenants ayant déjà reçu plusieurs formations sur les cultures d'origine, et c'est alors le questionnement sur les convergences potentielles qui domine. Certes, ces contextes régionaux évoluent et ne doivent, pas plus que l'histoire des migrants, être figés. Cependant, il apparaît que les interventions interculturelles et les formations qui y conduisent devront, sous peine d'être totalement inefficaces et non pertinentes, prendre en compte ces orientations et représentations régionales pour mieux éclairer les zones de malentendu et pour aider les intervenants à entrer dans un accompagnement global et contextualisé des familles immigrantes rencontrées.

4. Un modèle intégré d'intervention interculturelle, familiale et contextualisée

C'est ainsi que l'intervention sociale avec des migrants en région doit, selon nous, accompagner les stratégies mises en place par les familles, promouvoir leur histoire de migration en l'inscrivant dans l'histoire locale portée par les acteurs du social, mobiliser les réseaux multiformes et mouvants construits dans la trajectoire familiale et s'arrimer sur les transformations et les potentiels de développement catalysés par la migration au travers du «Nous» familial. Le développement régional sera alors favorisé par la mise en œuvre citoyenne d'une histoire commune aux racines transnationales prenant les familles comme vecteurs de changement. Le modèle ci-dessous (figure 1) schématise les principales dimensions à prendre en compte pour une intervention interculturelle familiale et contextualisée en même temps que les mots-clés du processus d'intervention.

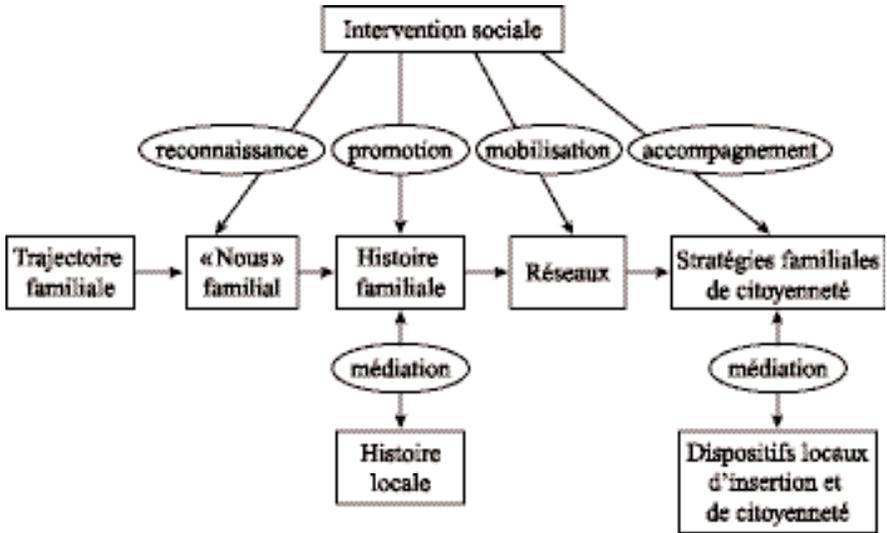


Figure 1 – Modèle intégré d'intervention interculturelle, familiale et contextualisée

Pour illustrer les potentialités de ce modèle, nous décrivons ici une approche visant la promotion des histoires familiales de migration et des stratégies de citoyenneté mobilisées par les familles immigrantes. En France, dès 1995, Delcroix (1995, 1999) analyse un projet d'intervention portant sur la reconstitution des histoires familiales d'immigrants dans un quartier de Nantes et montre l'intérêt d'un travail social sur l'histoire. Au Québec, Jacob, Lévy, Bertot, Sauvé et Poblete (1996) expérimentent auprès des groupes de réfugiés permettant le partage d'histoires migratoires douloureuses et l'entraide pour l'insertion. Dans le même temps, des centres de thérapie pour réfugiés politiques, victimes de tortures avant le départ du pays d'origine, voient le jour à Toronto et utilisent le récit biographique contextualisé pour traiter les conséquences psychologiques de ces violences. Mais le croisement entre l'histoire et la famille, lorsqu'il s'agit d'immigration, reste encore exceptionnel. À Québec, ville peu peuplée en immigrants (taux équivalent à celui de l'Estrie), Rachedi (1999) a effectué l'expérimentation et l'évaluation d'une intervention centrée sur l'histoire avec des familles immigrantes. L'objectif de ce type d'intervention est de restaurer le parcours objectif de migration avec ses stratégies et sa mémoire subjective où s'implantent les racines et références nécessaires à la construction identitaire individuelle. Pour cela, l'expérimentation favorise, par des rencontres à domicile, la reconstruction individualisée et familiale de ces

mémoires de migration. La trajectoire chronologique est souvent la base de l'intervention, car elle est aisée à tracer. C'est ensuite sa « subjectivation » par chacun, adultes et enfants, et le partage au sein de la famille qui font l'objet de l'intervention.

Plusieurs techniques de réminiscence et de narration peuvent être utilisées, tout en faisant la promotion du caractère ludique de ce travail familial. Il est en effet important que les familles prennent plaisir à se raconter. Par exemple, les rencontres démarreront par des phrases-types comme : « Il était une fois... » ou encore « Votre histoire commence... » et « Racontez-moi la suite, nous en étions au moment où... ». L'intervention vise alors à aider les personnes à faire de leur parcours une histoire qui devient racontable et compréhensible, grâce à l'ordre narratif qu'ils mettent ainsi dans leur vie (Ricoeur, 1997). Dans certains cas, plus douloureux, le passage par des prénoms fictifs, au moins au début, permettra de raconter sans être complètement envahi ou paralysé par les émotions. Les anecdotes, parfois tristes, parfois amusantes, seront favorisées. Pour cela, l'intervenant va demander, à chacun en parallèle puis ensemble, de trouver les mots-clés de cette histoire : donner un titre à une étape, y associer une image ou une photo, utiliser une métaphore pour rendre le sens d'un événement ou d'un souvenir. On valorisera aussi tous les supports à l'histoire qui font déjà souvent partie du quotidien des familles : les bandes vidéo, magnétiques, les albums de photos, les expositions de souvenirs sur les étagères du salon, etc.

L'intervenant aura souvent pour fonction de ramener l'écrit dans ces supports possibles : aider parents et enfants à écrire des morceaux de leur histoire, parfois sous forme de lettre à la famille, parfois sous forme de journal familial ou encore d'article pour un journal d'école. L'écriture des uns pour les autres, dans le cas des parents illettrés et plus encore lorsqu'ils n'écrivent pas la langue d'accueil portée par les enfants, devient alors un outil de dynamique familiale. De la même manière, on écrit pour que les autres nous lisent et nous comprennent : le support écrit ouvre ainsi l'histoire singulière à l'altérité. Il s'agit par là d'un outil de reconnaissance et de légitimation. Dans le travail de reconstitution de l'histoire familiale, il sera aussi pertinent d'utiliser les réseaux familiaux restés au pays d'origine ou dispersés dans le monde : la famille pourra alors, par lettre, téléphone ou Internet, leur demander de raconter la manière dont ils ont, eux, vécu certains événements, le départ de la famille en question par exemple, les premières retrouvailles ou encore les naissances et les disparitions. La reconstruction de l'histoire permet ainsi de reconnaître

ces réseaux transnationaux dont nous avons vu l'importance symbolique. Des questions plus spécifiques sur les stratégies de changement, d'insertion et de citoyenneté pourront être posées en cours d'intervention : comment a-t-on réagi aux événements ? Comment s'est-on protégé ? Comment a-t-on dépassé les obstacles ? Quelles modalités de participation sociale a-t-on privilégiées ? Il s'agira de réfléchir aux attitudes du quotidien face aux difficultés, aux autres, à la différence, etc. Il s'agira aussi de trouver, en famille, les grandes orientations de ces attitudes, ce qu'on privilégie, ce en quoi on croit, ce qui déclenche l'action, ce qui transforme, ce qu'on veut transmettre, ce qui protège et ce qui fait peur. Il est clair que dans ce travail familial de reconstruction de la mémoire de migration, l'intervenant ne sera un expert ni des cultures d'origine ni de l'immigration : sa principale fonction sera d'accompagner la famille dans cette démarche en l'aidant à mobiliser les ressources et potentiels catalysés par la migration.

Ce travail de reconstruction-restitution de l'histoire familiale peut ainsi, lorsqu'il s'effectue longtemps après la migration et dans des familles rencontrant des difficultés de communication et de fonctionnement, aider à retrouver une structure familiale sécurisante parce qu'assurant la continuité, à faciliter la communication dans la famille, à restaurer des relations quand celles-ci ont été mises à mal par des changements contraints et conflictuels ou par des séparations prolongées, ou encore à reconstruire des légitimités familiales et sociales. Il peut aussi être particulièrement pertinent aux périodes où les familles traversent les crises liées au processus migratoire et qualifiées comme choc culturel, deuil ou nostalgie. Enfin, ce type d'intervention a sans aucun doute une fonction de prévention à la fois des difficultés d'insertion et des problèmes familiaux. En ce sens, il devrait certainement se développer dans le domaine communautaire (organismes d'accueil et d'adaptation des immigrants), mais aussi, pourquoi pas, dans les organismes publics, comme les centres locaux de services communautaires.

Mais le travail social sur l'histoire et les stratégies familiales, du fait de sa fonction de citoyenneté dans un contexte local, ne peut rester limité aux familles et au renforcement de leurs potentiels et dynamiques. Il doit aussi porter sur la compréhension et la reconnaissance de ces stratégies et de leurs objectifs par la société régionale dans laquelle elles se développent. L'intervenant social, inscrit lui aussi dans la dynamique locale, devra ainsi assurer la diffusion et la promotion de ces stratégies auprès de ses partenaires et dans les organismes locaux qui les reçoivent souvent sans les comprendre. Il devra

en particulier, tant dans les rencontres visant les orientations régionales que dans les tables de concertation jeunesse ou familles ou encore dans les comités régionaux de développement, en démontrer l'aspect familial ancré dans l'histoire et la mémoire commune, en argumenter la fonctionnalité, en défendre l'intérêt identitaire et en assurer les effets en termes de participation sociale. Il joue ici un rôle de médiateur important entre les familles et les structures pour identifier et maximiser les vecteurs de citoyenneté que sont ces stratégies. Pour assurer ces médiations, les intervenants se devront de favoriser l'expression de l'histoire locale et sa compréhension par les nouveaux arrivants. Toute occasion pour raconter le local (expositions, réunions, rencontres communautaires, jumelages visant à partager les histoires) devra être saisie par les intervenants et diffusée dans les réseaux des familles immigrantes. Associé aux actions des maisons de la famille en région ou aux tables de concertation visant le développement socio-économique régional, ce type d'intervention, centré sur la promotion des histoires mutuelles, permettrait de reconnaître les familles immigrantes et leurs membres comme acteurs citoyens dans les régions en leur accordant une place à la fois synchronique, celle de l'acteur socio-économique contemporain, et diachronique, celle dessinée par l'histoire enfin reconnue comme ancrage de participation sociale. Il est important que l'intervenant, pour jouer ce rôle de médiateur entre histoires et entre stratégies, soit conscient de ses propres affiliations locales et sociales et des racines qu'il partage avec les uns et les autres. Ainsi que l'explique Cohen Émerique (1999), le travail de médiation implique d'être à la fois dedans et dehors : la participation de l'intervenant à la dynamique locale doit alors s'accompagner d'une connaissance-reconnaissance des dynamiques de migration, qu'elles aient ou non été expérimentées personnellement.

Enfin, ce modèle d'intervention, s'il a été expérimenté avec des entités familiales, pourrait aussi être envisagé avec des groupes de familles de diverses origines, dont certaines de la région⁴, ou être abordé comme un travail de réseaux permettant dès lors de toucher diverses familles du réseau concerné. Il y a là un potentiel d'intervention encore méconnu, mais particulièrement pertinent dans les régions étudiées, du fait de la petite taille des communautés migrantes et de l'importance symbolique et instrumentale des réseaux familiaux. Ce type d'approche-réseau permettrait sans doute de travailler avec plusieurs familles immigrantes, sans intrusion dans leur intimité, en respec-

4 Voir, pour illustration, le guide d'intervention *Journal de familles* (Hurtubise et Vatz Laaroussi, 1995) racontant une expérimentation avec des groupes de familles québécoises et visant la confection, par chacune, d'un journal de famille reconstituant leur histoire.

tant les frontières symboliques et affectives qu'elles fixent elles-mêmes et en bénéficiant des réseaux locaux qu'elles investissent. Il s'agit aussi d'interventions souples et aux coûts modestes, mais qui sont, par essence, informelles, ne fixant pas au départ le nombre de leurs bénéficiaires ou leur terme. Il est alors important que les divers organismes et, en particulier, les décideurs et subventionneurs les connaissent et les reconnaissent comme pertinentes pour permettre aux intervenants de les mettre en œuvre. Il est aussi important que les futurs intervenants bénéficient des formations adéquates, mais celles-ci doivent-elles être spécialisées ?

Conclusion – Former des étudiants à un modèle interculturel ou au travail social contextualisé ?

Le schéma d'intervention interculturelle ci-dessus peut facilement être utilisé dans des contextes homogènes sur le plan des origines ethniques et culturelles. En effet, il s'agit, plutôt que d'un modèle expert en interculturel, d'un processus générique d'intervention qui articule le local et le transnational, l'individuel et le familial, l'histoire collective et la mémoire subjective, l'économique et l'expérientiel.

Loin d'en faire, dans les formations universitaires au travail social, un nouveau cours optionnel sur l'intervention interculturelle, insistant encore une fois sur son aspect spécialisé et marginal, il serait sans doute pertinent de le présenter dans les cours généraux de méthodologie de l'intervention ou encore dans ceux qui touchent l'intervention auprès des familles, en donnant divers types d'exemples, les uns reliés à des différences de cultures, les autres à des différences de classes ou de trajectoires sociales. Et pourquoi ne pas l'étendre à des situations où les acteurs se trouvent marginalisés et infériorisés par une de leurs particularités, qu'il s'agisse d'un handicap physique, d'une configuration familiale atypique ou de difficultés relationnelles ?

La transmission pédagogique de cette approche du social à la fois intégrée, contextualisée et prenant en compte la dimension familiale pourrait dès lors aider à identifier les trames structurelles et subjectives du travail social tout en relevant d'un même élan les défis du local et de l'interculturel. En ce sens, l'utilisation de ce modèle ne devrait pas se limiter aux frontières du Québec. Il pourrait aisément être adapté en France où les questions de développement social et d'insertion des immigrants se conjuguent le plus souvent dans

le territoire local investi par les politiques de la ville et de lutte contre l'exclusion. Finalement, cette approche permet d'identifier et de dépasser trois enjeux au croisement de l'interculturel et du travail social : 1) s'intéresser à des processus minoritaires et marginaux pour saisir ce qui se produit sur le plan de la société globale ; 2) changer la perspective d'intervention pour introduire de nouvelles approches centrées sur les acteurs et prenant en compte les contextes ; il s'agit ainsi de métisser les perspectives subjectives et structurelles ; 3) renverser la perspective de formation et passer ainsi de l'intervenant expert à la reconnaissance des expertises et compétences développées par les immigrants-bénéficiaires. La formation doit alors permettre aux étudiants de se décentrer des techniques d'intervention pour regarder du côté des familles immigrantes, exclues ou marginales et de leurs histoires afin de saisir et de promouvoir les dynamiques et les modalités de citoyenneté qui s'y développent.

Références

CAMILLERI, C. (1981).

Problèmes posés par le recueil des opinions dans des situations de morcellement culturel. *Enfance*, numéro spécial, 415, (45-54).

CHARBONNEAU, J., DANSEREAU, F. et VATZ LAAROUSSI, M. (1999).

Analyse des processus de jumelage entre familles québécoises et familles immigrantes dans 4 régions du Québec. Montréal : Éditions Immigrations et métropoles.

COHEN ÉMERIQUE, M. (1993).

L'approche interculturelle dans le processus d'aide. *Santé mentale au Québec*, XVIII(1), 71-92.

COHEN ÉMERIQUE, M. (1999).

Une profession au devenir incertain. Entretien. *Agenda interculturel*, 176, septembre, 16-17.

CONSEIL DES COMMUNAUTÉS CULTURELLES ET DE L'IMMIGRATION (1993).

Gérer la diversité dans un Québec francophone, démocratique et pluraliste. Québec : Gouvernement du Québec.

CONSEIL DES COMMUNAUTÉS CULTURELLES ET DE L'IMMIGRATION (1996).

La régionalisation de l'immigration : les attitudes, les facteurs à considérer et les moyens à privilégier. Document de travail. Québec : Gouvernement du Québec.

DELCROIX, C. (dir.) (1995).

Une nouvelle approche de la prévention de la délinquance des jeunes maghrébins : le rôle social des pères. Paris : ADRI.

DELCROIX, C. (1999).

Les parents des cités : la prévention familiale des risques encourus par les enfants. *Les annales de la recherche urbaine*, 83-84, (156-165).

HURTUBISE, R. et VATZ LAAROUSSI, M. (1995).

Journal de famille. Sherbrooke : Université de Sherbrooke.

- JACOB A., LÉVY, J., BERTOT, J., SAUVÉ, S. et POBLETE H. (1996).
Le récit autobiographique avec des réfugiés. Comprendre la famille. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- LEGAULT, G. (dir.) (2000).
L'intervention interculturelle. Boucherville : Gaëtan Morin.
- MINISTÈRE DES RELATIONS AVEC LES CITOYENS ET DE L'IMMIGRATION (1997).
Statistiques de l'immigration au Québec. Québec : Ministère des Relations avec les citoyens et de l'Immigration.
- RACHEDI, L. (1999).
Intervention de promotion de l'histoire familiale des immigrants, stage et essai de maîtrise en service social. Mémoire de maîtrise, Université Laval, Québec.
- RICOEUR, P. (1997).
L'éthique des mots. *Le monde de l'éducation. Parole*, 249, 7.
- VATZ LAAROUSSI, M., MONTEJO M. E., LESSARD D. et VIANA M. (1996).
Femmes immigrantes à Sherbrooke : modes de vie et reconstruction identitaire. Rapport présenté au Conseil québécois de la recherche sociale (CQRS). Sherbrooke : Université de Sherbrooke.
- VATZ LAAROUSSI, M., TREMBLAY, P.A., CORRIVEAU, L. et DUPLAIN, M. (1999).
Les histoires familiales au cœur des stratégies d'insertion : trajectoires de migration en Estrie et au Saguenay-Lac-Saint-Jean. Rapport présenté au Conseil québécois de la recherche sociale (CQRS). Sherbrooke : Université de Sherbrooke.

Abstract – This article is concerned with the question of immigrant families who have settled in regions of Quebec that are considered homogeneous, that is, that have traditionally witnessed little immigrant presence. A study conducted in two Quebec regions, Estrie, and Saguenay – Lac-Saint-Jean, allows for examination of several areas of misunderstanding between immigrants and workers in the field of social services: the family, history, and change. Following this analysis, the article presents an approach to situated intercultural intervention that takes these dimensions into account. This approach makes it possible to identify the educational focuses that should be developed to enable all students to open up to intercultural realities.

Resumen – Este artículo se interesa en las familias inmigrantes de las regiones de Quebec llamadas homogéneas, es decir tradicionalmente poco confrontadas a la presencia de inmigrantes. Gracias a una investigación llevada a cabo en dos regiones de Quebec, Estrie y Saguenay-Lac-Saint-Jean, varios elementos de desacuerdo entre inmigrantes e interventores del ámbito social sont abordados: la familia, la historia, y el cambio en particular. Después de este análisis, será presentado un enfoque de intervención intercultural contextualizado tomando en cuenta estas dimensiones. Esto permite identificar los ejes de formación que deberían ser desarrollados para dar acceso a los estudiantes a estas realidades interculturales.

Zusammenfassung – Der Beitrag beschäftigt sich mit Einwandererfamilien aus Gegenden Québécois, die als homogen angesehen werden, d.h. die nur selten mit der Präsenz von Ein-

wanderern konfrontiert werden. In zwei Gegenden Québecks, in der Estrie sowie im Saguenay–Lac-Saint-Jean wurde eine Untersuchung durchgeführt, in deren Verlauf mögliche Missverständnisse zwischen Einwanderern und Sozialarbeitern erörtert wurden, z.B. beim Thema Familie, Geschichte und besonders im Bereich der Veränderungen. Nach Auswertung der Ergebnisse wurde eine kontextualisierte interkulturelle Verfahrensweise vorgelegt, die den lokalen Gegebenheiten Rechnung trägt. Auf diese Weise konnten die zu entwickelnden Bildungswege angedeutet werden, um den Studenten für die interkulturellen Realitäten die Augen zu öffnen.